

Ce moi(s) de mai 1968...

Isabel Verónica Ferraz de Sousa
Instituto Superior Politécnico de Viseu
isavfs@iol.pt

Mai 68 est aujourd'hui devenu un leitmotiv obsédant qui fascine ou que l'on dénigre, un mythe, un état d'esprit, un modèle ou un repoussoir.

En état embryonnaire depuis quelques temps (des signes avant-coureurs s'étant déjà fait sentir), un extraordinaire soulèvement de la société française, un mouvement de libération éclôt au printemps 1968, en France, de façon imprévisible¹, spontanée, presque naturelle. En effet, l'archaïsme ambiant de la société française qui n'accompagnait pas la nouvelle société de consommation d'après-guerre (qui s'ennuyait² et espérait autre chose de la vie³) et les révolutions diverses qui faisaient trembler le monde à l'époque, devaient nécessairement provoquer des réactions, des ruptures, ce n'était qu'une question de temps. Mai 68 a porté à son point d'incandescence ce qui existait de manière latente, il suffit d'une étincelle et ce fut l'«explosion libertaire» (Édouard Balladur), la fin du *grand soir* aussi.

Il est intéressant d'observer comment Mai 68 fut vécu à l'époque ou est interprété rétrospectivement, en tenant compte de divers points de vue.

Pour certains il s'agit d'une période salubre de l'histoire de la société française, pour d'autres d'une période noire dont il faut éliminer toute trace (pas les acquis sociaux mais la perte des valeurs morales, la décadence des mœurs, le «jeunisme» dévastateur, l'égoïsme de la génération 68, l'éducation, ...). Pour certains encore, ce fut une fête, une utopie irresponsable mais joyeuse, «l'insurrection pacifique et insolente d'une génération qui a jeté ses premiers pavés en costume-cravate et cheveux courts avant d'inventer, en un mois, le retour à la nature, les cheveux longs, les concerts rock, la défense des parias et la libération des mœurs» (Bernard Guetta) ; d'autres diraient plutôt que ce fut une révolution d'enfants gâtés qui ont annoncé la «révolution conservatrice»

¹ C'est la première révolution au présent, toutes les autres étaient des révolutions au futur (G.Lipovetsky).

² Pour reprendre une idée de Pierre Viansson-Ponté dans *Le Monde* quelques mois avant Mai 68.

³ «Il faut changer la vie!» (cf. Rimbaud) ; «Toujours plus» ;

(Bernard Guetta). Dépendant du côté de la barricade cela fut vécu comme un danger ou une chance.

Ce fut incontestablement une révolution verbale, la première révolution humoristique de l'histoire (Gilles Lipovetsky), si l'on pense aux fameux slogans (empruntés ou originaux), pleins de verve, d'ironie et d'humour, qui se sont affichés sur les murs de Paris et ont laissé une marque indélébile. Mai 68 ce sont les étudiants, mais c'est surtout la lutte ouvrière, un mouvement social que la politique n'a pas su accompagner ; ce fut la dernière grande grève du XX^e s. (Serge July) ou la première grande grève du XXI^e s. (Gérard Filoche), suivant la perspective.

Ce fut une révolution sans programme, l'objectif étant de tout contester sans rien proposer de précis; un mouvement infrapolitique ; c'était la volonté de «changer le monde sans prendre le pouvoir» (John Holloway) comme le reconnaissent les soixante-huitards qui ayant trop le sentiment d'avoir le pouvoir ne pouvaient penser à le conquérir (ce qui explique pourquoi l'Assemblée Nationale ou l'Élysée n'ont pas été mis en cause). Mai 68, nous dit Jean-Pierre Le Goff, ce fut «une révolution sur mode imaginaire».

Ce fut, cela est sûr, un sacré courant d'air qui balaye, autant dire : un nouveau souffle. Mai 68 : une période de démocratie directe ou une révolution avortée ? Une métamorphose ? Une «conversion» ? Une révolte existentielle ? Un mouvement d'avant-garde arrivé trop tard ? C'est la naissance de l'ère du doute (dans laquelle nous sommes toujours); c'est l'ultime grand rêve collectif, une utopie au ralenti, autrement dit, un mouvement pas fait pour durer mais pour se projeter en (à travers) chacun de nous ; c'est encore ce que Raymond Aron a nommé la « révolution introuvable », ou ce que d'autres appellent la «fausse révolution qui a tout changé» (Bernard Guetta) ou tout simplement une fausse révolution ; etc.

Il serait aisé de dire que, d'une certaine façon, Mai 68, c'est un peu de tout cela, mais, l'affirmer serait paradoxal. Par contre, il semble consensuel que Mai 68 soit considéré comme le point culminant et hautement symbolique de mouvements de libération et d'émancipation des années 60-70 (des femmes, de la sexualité, du couple, de la famille, de l'individu, de l'esprit, des valeurs, de l'école, de la gauche, des pays du

tiers monde colonisés, ...). Annie Ernaux confirme, dans son dernier livre publié en février dernier, intitulé *Les Années*⁴, que «[L]e mot principal était ‘libération’» (Ernaux, 2008 : 107).

Ce livre d’Annie Ernaux n’est pas un des innombrables livres qui composent le tsunami éditorial sur Mai 68 auquel nous assistons. C’est un texte littéraire qui retrace la vie de la société française, au long d’une soixantaine d’années (de la Deuxième Guerre Mondiale jusqu’à nos jours), à travers le parcours existentiel et le regard d’une femme. C’est un ouvrage où Mai 68 résonne avec une intensité particulière et de façon étonnamment lucide, qui nous permet de comprendre le contexte et les causes de Mai 68, et qui nous laisse deviner ou voir les événements et en analyser les conséquences au long de quarante ans.

Écrit pour «[s]auver quelque chose du temps où l’on ne sera plus jamais» (*idem*: 242), ce livre d’Annie Ernaux est un «livre-somme», une «œuvre-synthèse», qui contient tous les précédents de façon sous-entendue, les prolonge, les embrasse, les domine, les dépasse, c’est une mosaïque qui s’est constituée pendant les trente et quelques années au cours desquelles l’écrivaine a écrit sa vie et, à travers celle-ci, celle de millions de personnes, liant toujours *individuel* et *collectif*.

En effet, tout y est, aucun aspect de la vie de l’individu et donc de la société n’est omis, toutes les catégories d’étude de l’être humain sont sous-jacentes à l’approche interdisciplinaire, et pas seulement littéraire, entreprise par l’auteure : l’histoire, la politique, l’économie, la pensée philosophique, la religion, la psychologie, la sociologie, la technologie, la science, l’éducation, la culture, etc. La forme trouvée pour rendre compte de la totalité de l’être a pour base, comme à l’accoutumée chez Annie Ernaux, sa vie, ses souvenirs, « pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l’Histoire» (*idem*: 239).

Ainsi, à la question «est-il légitime de recourir au texte littéraire pour expliquer ou comprendre l’Histoire ?», nous répondrons que les genres textuels purement

⁴ ERNAUX, Annie (2008). *Les Années*. Paris: Gallimard.

fictionnels peuvent ne pas en être dignes mais que l'écriture autobiographique, malgré toutes ses limites (la subjectivité, la mémoire, etc), semble mériter la confiance du lecteur soucieux de comprendre une époque. Et avec *Les Années*, en particulier, cela est pleinement justifié car au dire de son auteure, c'est «une sorte d'autobiographie impersonnelle» (*idem*: 240) où le «je» a cédé sa place au «elle», «on» ou «nous», dans un souci de communion avec toute une génération, avec les autres ; dans laquelle le lecteur se sent impliqué et s'engage dans le texte du vécu comme s'il s'agissait d'un récit personnel qui pourrait être le sien, où une complicité s'établit entre le «je» et le «nous» qui fusionnent.

Avec cette «sorte d'autobiographie impersonnelle» Annie Ernaux inaugure, s'il est possible de s'exprimer ainsi, une démarche d'avant-garde en liant, par fusion, le Moi individuel (intime) au Moi collectif (social), c'est-à-dire, en contrariant le courant actuel de l'individualisme⁵ qui serait né avec Mai 68 (grâce aux mouvements de libération de l'individu et de la parole) et qui se plaît à s'exhiber jusqu'à outrance dans la littérature.

Si l'on peut parler d'une certaine forme du triomphe du Moi dans l'écriture ernausienne et notamment dans *Les Années*, ce n'est pas en référence à un Moi purement individualiste ou même égoïste produit par Mai 68, c'est, au contraire, en référence à un Moi qui ne se replie pas sur soi mais qui s'ouvre à l'altérité, aux autres, à la société. Je suis l'autre, l'autre c'est moi, donc Moi n'est plus égal, ou n'est plus seulement égal, à Je, mais est égal à On ou Nous. En 2003, Annie Ernaux déclarait : «L'intime est encore et toujours du social, parce qu'un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents est inconcevable» (Ernaux, 2003: 152).

Ce qui semble être une évidence n'est toutefois pas ainsi perçu par la société française actuelle qui, souffrant d'un malaise profond et toujours en attente d'un idéal promis à partir de ce fameux mois de Mai 1968, persiste à ne pas comprendre qu'il est impossible de vivre à long terme comme elle le fait. La faute n'est pas à Voltaire, elle n'est pas à Rousseau, elle n'est pas non plus à Mai 68 (mouvement auquel certains voudraient attribuer tous les maux actuels), mais une utilisation à mauvais escient d'une liberté (re)trouvée avec Mai 68, notamment avec la libération de la parole et de

⁵ Selon Christopher Lash, 68 serait devenu le terreau de l'individualisme narcissique et du libéralisme triomphant.

l'individu, y a contribué. Lorsque l'on oublie que la liberté de chacun termine là où commence celle de l'autre, lorsque l'on vit sans repères et sans modèles, lorsque les figures d'autorité sont des ennemis et non des guides, alors l'équilibre demeure introuvable.

Pourtant, une des clés du problème nous est donnée par Annie Ernaux à travers sa démarche «autosociobiographique» et son écriture nouvelle qui fait triompher le Moi à travers ou avec les autres. Si l'individu en prenait conscience et s'il décidait de contester les excès et les abus de la liberté exercée en l'encadrant dans des repères et sous une autorité légitimes et acceptables, il deviendrait agent de transformation de la société étant l'Individu tel que le préconisait Mai 68 (libre et communautaire, humanitaire, ...), et non l'Individu qu'il est effectivement devenu par erreur (libre mais individualiste, égoïste, ...).

L'avenir ne peut évidemment pas se bâtir en *interdisant d'interdire* ou en préconisant «Soyez réalistes, demandez l'impossible !». La société ne peut (sur)vivre que si certains principes sont respectés. La force propulsive de Mai 68 n'est pas épuisée, la France en est encore empreinte (il suffit de voir ce qui s'est passé en 86, 95, 2003 avec le CPE). Mais, si l'esprit contestataire de Mai 68 est bel et bien là, il n'y a plus d'utopie collective !

Pleine d'illusions et d'espoir, Annie Ernaux nous dit dans *Les Années*, que «1968 était la première année du monde» (Ernaux, 2008: 109) ; aujourd'hui nous pourrions dire, désabusés, que 1968 semble toujours être la première année du monde, et que Mai 68 est, au fond, un éternel début.

Mai 68 est donc si loin et si près !

Références bibliographiques :

ERNAUX, Annie (2008). *Les Années*, Paris : Gallimard.

ERNAUX, Annie (2003). *L'écriture comme un couteau*. (Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet), Paris : Stock.

GUETTA, Bernard (1998). «Mai 68 : la fausse révolution qui a tout changé», *Le Nouvel Observateur*, 23-29 avril 1998, pp.4-5.

LE GOFF, Jean-Pierre (2006). *Mai 68, l'héritage impossible*, Paris : Éditions La Découverte [1^{ère} éd., 1998].

LIPOVETSKY, Gilles (1998). «Sous les pavés l'an 2000», *Le Nouvel Observateur*, 23-29 avril 1998, pp.16-17.

ROTMAN, Patrick (2008). *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, Paris : Éditions du Seuil.